



Notr'Canard

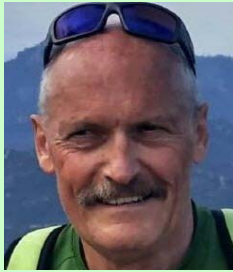
Bulletin d'information de la Confrérie St Hubert du Grand-Val

Nr 148, mars 2020

Chers amis de la Confrérie St Hubert du Grand-Val,

Cette édition de Notr'Canard est exclusivement dédiée à notre ami écrivain-marcheur Alsacien Daniel Moerlen. Il est parti en promenade le jeudi 23 janvier 2020 dans sa région des Vosges et n'est plus jamais revenu au domicile. La gendarmerie locale, des hélicoptères, les secours en montagnes, des bénévoles et bien d'autres ont tenté de le retrouver. Nous n'avons dès lors plus de nouvelle et nous devons nous faire à l'idée que Daniel n'est plus parmi nous.

Daniel avait adopté la région du Grand-Val et tout particulièrement le Mont Raimeux. Il l'avait arpenté en long et en large et en connaissait tous les recoins. Lors de ses nombreuses balades, il ne se privait pas de dialoguer avec les gens.



Il avait baptisé notre montagne "mon paradis jurassien". Il en est même devenu le meilleur ambassadeur.

Daniel entretenait depuis plusieurs années un blog sur l'internet. Il s'est ensuite dirigé sur les réseaux sociaux pour généreusement mettre à la disposition de tous, ses poésies, ses rêveries, ses émerveillements et ses photographies. De plus, c'est en exclusivité que Daniel avait gratifié la Confrérie St Hubert du Grand-Val de quelques-uns de ses textes ... que nous avons publiés sans attendre dans Notr'Canard.

Je vous propose ci-après quelques extraits qui subliment une fois de plus notre région. Daniel savait tellement bien mettre des mots sur ce qu'il voyait. Il nous ouvrait les yeux sur les joyaux de notre propre région. Il trouvait toujours les mots justes pour nous faire rêver. Merci Daniel !

Daniel ... tu nous laisses orphelin ...

Votre Président, René Kaenzig

Les nombreux mots défilent sous les pas de Daniel Moerlen

par René Kaenzig, en hommage à notre ami écrivain-marcheur disparu; textes publiés dans Notr'Canard:

- Plaisir des yeux au Mont Raimeux (Nr 069, février 2013)
- Feuillages pourpres et mordorés au Mont Raimeux (Nr 069, février 2013)
- Goût de septembre sur le Mont Raimeux (Nr 078, novembre 2013)
- Retour dans le Grand Val (Nr 083, avril 2014)
- Quand la neige fond sur les crêtes du Grand Val (Nr 083, avril 2014)
- L'aube du printemps au Mont Raimeux (Nr 085, juin 2014)
- Au bout du chemin le bonheur (Nr 090, décembre 2014)
- Le bonheur est dans le Petit Pré (Nr 097, juillet/août 2015)
- La Montagne de Graiterie (Nr 099, oct 2015)
- À l'encre de mon cœur (Nr 100, nov 2015)
- Tant qu'il y aura le Mont Raimeux (Nr 113, janvier 2017)
- Débauche de vert – Le Mont Raimeux (Nr 118, juin 2017)
- Rumeurs d'arrière-saison au Mont Raimeux (Nr 122, novembre 2017)

Recueil de divers extraits choisis:

Au départ de mon village du *Sundgau*, tout s'estompait, s'assourdissait. C'était le coton d'automne. Plutôt que de s'acharner en vain à dissiper le voile de la brume, le soleil était resté derrière, irradiant l'atmosphère d'une lueur un peu étrange. Après avoir franchi les *Gorges de Moutier*, j'ai pris la direction de *Corcelles*. C'est là, peu avant le petit viaduc, que débuta mon escapade.

Je suis monté la charrière de *Crémines*. Peu après mon départ, j'ai rencontré au bord du chemin, un couple qui était en train de cueillir du gui. Nous nous sommes salués et nous avons échangé quelques paroles. Ils avaient tous deux cette façon touchante qu'ont les jurassiens d'accueillir l'inconnu. Ils illustraient à merveille cette bienveillance chaleureuse que j'ai toujours





rencontrée auprès de cette population. Nous ne nous étions jamais rencontré auparavant et pourtant nous discutons comme de vieux amis.

L'épais brouillard ne me permettait pas de m'orienter. J'étais la proie d'une légère anxiété. Le voile de brume se déchira. Le soleil posa sur mes épaules sa main fraternelle, éternel compagnon de route.

La brume s'élevait en halos au-dessus des montagnes chauffées par un soleil paresseux. Les vagues successives des plis bleus des sommets déferlaient devant moi. Je me sentais porté par cette atmosphère si particulière. C'était l'été finissant. C'était le printemps de l'hiver.

Le *Mont Raimeux* se réveillait tout doucement, débarrassé des voiles diaphanes, déployant ses imposantes falaises, citadelles éblouissantes dominant le *Grand Val*. La montagne semblait sortir des brumes comme un insecte de sa mue. Moment de déchirure où le *Grand Val* s'est dévoilé dans l'éclaboussure du soleil, comme une clairière dans la forêt des jours.

La *Bise* mordait. Mais peu importe l'aquilon, j'ai laissé la fenêtre de mes envies grande ouverte, car au-dessus des voiles de brume, le soleil rayonnait sans ambages. Un rapide coup d'œil en direction du *Mont Raimeux* a suffi pour m'en convaincre. Promesse d'un jour ensoleillé. Cette perspective m'a réjoui tout en faisant oublier le froid. Là-haut, sur les premiers contreforts, une faille claire était ouverte entre la ligne noire des grands bois et le ciel. Les grands rochers biseautés se devinaient entre les voiles diaphanes. La clarté avait commencé à se répandre sur la montagne comme une eau de fontaine qui déborde d'une vasque trop pleine. L'église pointait son clocher vers le ciel.

J'ai contemplé le *Grand Val* ouvert à mes pieds. Les maisons de *Crémines* et de *Corcelles* s'éparpillaient sur les prairies au pied du *Mont Raimeux* qui baignait dans une atmosphère légèrement laiteuse et bleutée. La lumière très douce caressait délicatement les falaises qui affleuraient. Douceur et puissance s'équilibraient harmonieusement.

Devant nous, le coton gris des imposants *Rochers du Droit* se mêle au coton vert des

arbres. Les brumes s'effilochent sur les crêtes. Moment de magie. La charrière est bordée de beaux arbres. Sur les haies nous observons les pointes vertes des premiers bourgeons gonflés de sève. Ils se sont légèrement entrouverts pour laisser paraître la feuille qui va leur succéder. Un prélude qui annonce la symphonie végétale de l'été. Bientôt les frondaisons frémiront et claqueront au vent, chaque bosquet exhalant ses propres fragrances.

Je perçois les trépidations du torrent. Après ces premiers coups d'archet, l'opéra débute pour de bon. Symphonie en vert et blanc majeur. Au fur et à mesure que je monte, son grondement devient plus perceptible. Le torrent dévale la pente, choisissant pour sa course les multiples voies qui s'offrent à lui entre les rochers. Il est complexe, exubérant, vociférant. Sous son allure frémit un désir et une inquiétude. Les pluies des jours précédents l'ont gonflé.



Je suis remonté le long du torrent qui débroulait dans une gorge étroite. Je venais de pénétrer dans un univers où résonnait le souffle du torrent. Je m'en suis rapproché. Son bouillonnement était une image de la vie. Les volutes écumeuses de la cascade ruisselaient sur les rochers, s'ébrouaient en de multiples chutes, se perdaient de gradins en méandres.



La beauté du lieu m'envahissait. J'allais dans un paysage d'une beauté rare et sauvage qui changeait à chaque méandre du chemin. L'eau coulait comme une musique de *Bach*. Elle avait une puissante architecture de sons, dont la ligne et l'harmonie rejoignaient celles de la nature souveraine qui m'entourait.

Je parviens à la passerelle en bois qui enjambe l'impétueux torrent. Ses gros bouillons investissent les vieux canyons de pierre. Ils bondissent et rebondissent de roche en roche. Après avoir explosé sur les rochers, les paquets liquides se résolvent en longues traînées d'écume qui fuient vers la vallée en d'infinis développements. Je profite du spectacle. Ici règne l'esprit de l'eau et de la forêt.

Je percevais l'odeur de moisissure venue du sous-bois, celles des ravines où ruisseau l'eau, celle aussi des roches qui pleuraient leurs larmes d'eau. Le sentier était très raide. Il montait en lacets. Il était recouvert d'un tapis de feuilles mortes qui bruissait sous mes pas. En bordure de sentier, un tronc déchiqueté sur toute sa hauteur laissait apparaître un aubier comme l'os d'un membre brisé.



Je me suis enfoncé sous la voûte des arbres que le soleil trouait de ronds de lumières. Une houle d'ombres courait au sol où elle dessinait des cercles pareils à ceux que forment les cailloux en crevant une eau endormie. L'étroit sentier continuait à grimper allègrement, se faufilant entre les arbres et les rochers. Après plusieurs lacets, j'ai débouché de la forêt.

Devant moi apparurent une dizaine de chamois broutant l'herbe tendre. Secondes immobiles où j'ai croisé l'éclair interrogateur

et inquiet de leurs grandes prunelles. Il y eut un temps extrêmement bref, d'immobilité et d'observation. Ils tendirent le col et tournèrent la tête dans ma direction. Nasseaux dans le vent, ils eurent vite fait de me repérer.

Je suis reparti en traversant les pâturages. J'ai croisé la silhouette d'un vieil arbre mort réduit à un chicot par la tempête, la foudre et l'usure du temps. Il dressait son tronc ou ce qu'il en restait vers le ciel comme un vieil homme solitaire.

J'ai accédé à un univers en suspens. J'étais entre deux mondes. Je fus saisi par une profonde émotion. Nul bruit ne froissait le silence. J'étais seul. La montagne me semblait vide. Partout autour de moi, la lumière avait pris ses quartiers, s'installant en conquérante comme si l'occupation des lieux devait durer toujours. J'ai écouté le silence qui enveloppait tout. Une grande perspective s'ouvrit et m'accueillit avec faste.

Lorsque je suis arrivé au sommet, un fantastique panorama s'offrit à mes yeux. Ce fut un régal. La houle de la mer de brouillard butait sur les monts baignés de soleil, cendrée ou éblouissante au gré des caprices de l'ombre et de la lumière. Quelques lambeaux immatériels comme des ailes d'ange, ondulaient et roulaient pardessus la plaine. Les hautes cimes étaient drapées de neige et de glace. Je me suis plongé dans la contemplation de cette merveille fugitive. J'étais dans une béatitude absolue.

Je me suis mis à rêver: je volais dans les airs en compagnie des oiseaux. Porté par les vents, je me laissais glisser dans les courants. Je me sentais léger, presque aussi immatériel qu'une plume. Rien ne pouvait m'arrêter dans mon élan. Je virevoltais avec grâce. Je m'élevais toujours plus haut, attiré par l'infini du ciel. Je me fondais dans les airs. Je m'unissais aux éléments dans une fusion bienheureuse. Puis, je suis redescendu sur terre.

J'avais devant moi, quelque chose de féroce, quelque chose de minéral, une sorte de torpeur géologique où sommeillaient de grands événements cosmiques, un univers où le temps se compte en millénaires, face auxquels je me suis senti tout petit. Il me suffisait de



regarder ces colosses de pierre qui donnaient l'illusion de monstres endormis prêts à s'ébranler, pour me dire que les hommes, eux, ne s'agitent que dans le provisoire. Des arbustes se jouaient d'un équilibre précaire et saillaient à la verticale de failles béantes.



C'était un amphithéâtre étrange. Après l'ombre du sous-bois, tout ici était concentré: le bleu du ciel, l'or des arbres, le blanc des falaises. Ce fut un instant mémorable. La beauté du lieu m'a envahi. C'était une féerie de couleurs. Les rayons obliques du soleil irradiaient les falaises prodigieuses qui me faisaient face. La forêt semblait avoir pris feu. Dans la braise sanglante, les érables, les bouleaux et les frênes avaient allumé leur or.

La grande voile des brumes se zébra de stries. Elles étaient en sursis. L'ombre et la lumière, le clair et l'obscur, échangeaient leurs privilèges. Le souffle de l'éphémère tissait les arbres, les détissait. Délices de l'entre-deux. Invisible connivence. Peu à peu, les contours apparurent. L'automne était en train d'accourir. Je me suis enfoncé sous les frondaisons, où bientôt allaient s'amasser les feuilles mortes.

La forêt s'est éclairée, embrasée par les rayons du soleil pénétrant chaque arbre avec frémissement. La lumière a chassé les ombres et les nuées. J'étais heureux de voir éclore ce moment fortuné, de voir l'astre du jour s'élever, glorieux, ouvrant sa gerbe de jets lumineux, échauffant la nature et l'inondant.

Dans le matin de *Bise*, le soleil avait levé le store, faisant évaporer les brumes, découvrant les arbres dans leur bain sans voile.

La canopée avait commencé à s'épanouir avant l'absence fatale. Tout flottait dans la riche lumière. Les rayons charmants au bout des branches, avaient allumé avec leurs pinceaux, un flot de couleurs aux notes embrasées. Les feuilles s'étaient préparées pour leurs noces avec le givre.

L'aurore pleurait ses rayons. Un arbre dans la brume déployait sa palme. Une paisible rumeur montait de la vallée, comme du fond d'un abîme. L'horizon tout entier s'enveloppait de traînes froides. La mer d'automne débordait comme du papier déborde l'encre. Les nuées semblaient recueillir le bruissement sourd des feuilles dans les branches agitées. Il m'a semblé percevoir un murmure discret, semblable à un soupir, un languissant regret. L'automne avait franchi le seuil de la porte. L'été s'était retiré.

La nature semblait aspirer à un repos bien mérité, accablé par une fatigue héroïque. Sa subite sénescence comme une flamme qui s'amenuise, n'était en réalité qu'un retrait stratégique pour mieux renaître au printemps prochain. Un nouveau mode d'existence allait suivre, une cadence différente. La nature allait descendre lentement vers le repos et sommeiller sous la terre gelée.

Au fil des ans je suis devenu un arpenteur de cette région, cheminant le long des dénivelés, des raidillons chantournés, patrouillant dans les écarts, les ravins, fouillant les replis, traquant le détail, me glissant, me fauillant, explorant les castes panoramas. On dit qu'un marcheur authentique doit cheminer seul, libre de choisir sa voie au gré de ses envies et de sa fantaisie, à sa guise, sans autre compagnie que lui-même et la nature alentour.

Au cours de mes balades, je me suis toujours laissé la possibilité de m'attarder pour aller parler aux gens de rencontre. Ils ont volontiers partagé avec l'hôte de passage le verre de l'amitié. Cet état de fait témoignait de leur goût de la parole et de l'échange. Que de belles rencontres j'ai faites au cours de mes errances. J'ai vu non seulement des beaux paysages, mais également des femmes et des hommes plein de bonté. Les gens se demandent parfois si je ne m'ennuie pas quand je pars seul en randonnée. Eh bien non, pas du tout: je



regarde, j'écoute, je sens, je goûte, je pense et ... je rêve. À vrai dire, quand je suis seul là-haut, c'est un long dialogue qui s'installe entre moi et la nature.

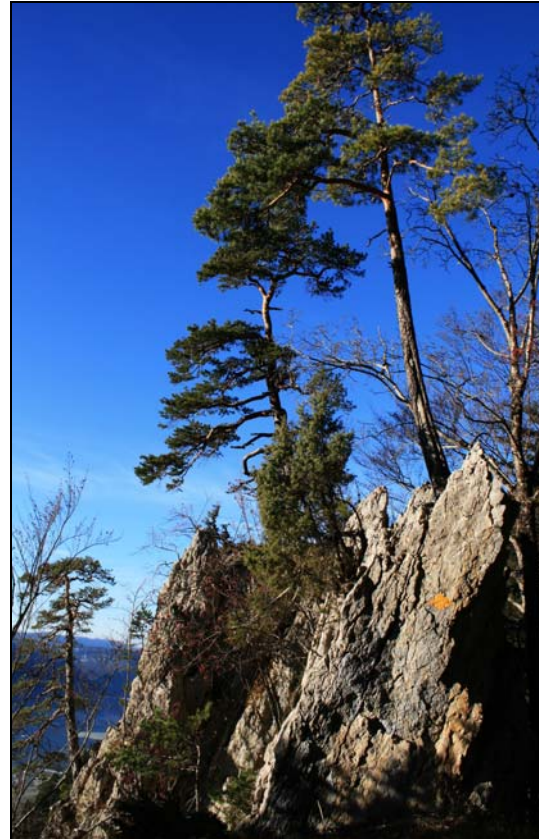
Une fois de plus, des jurassiens m'ont ouvert les bras et m'ont offert la chaleur de leur accueil. C'est pourquoi je les aime "ces gens-là". Aujourd'hui, sans s'en rendre compte, ils m'ont emmené un peu plus loin que ces monts du *Jura* que j'aime tant et qui nourrissent mon écriture. Ils m'ont convié sur le chemin de l'amitié sincère et véritable. J'ai vécu simplement les vraies valeurs, celles de la rencontre, de la communion dans l'amitié, car il s'agissait de bien autre chose que le partage d'un modeste repas campagnard: il s'agissait de l'homme.

C'était un après-midi paisible. J'ai jeté un dernier coup d'œil vers le *Mont Raimeux* avant de m'engouffrer dans ma voiture. J'avais alors le sentiment que ma fidélité à cette vallée avait été, une fois encore récompensée. Il est des montagnes qui libèrent, parce qu'elles tracent un chemin, depuis la vallée vers une lumière intense qui attire le regard, et nous donne le désir de chausser nos godillots et de partir, de laisser vivre ses pas. Ces quelques heures passées là-haut dans l'effort et la contemplation, étaient bonnes à prendre. Je les ai prises. J'ai remercié le ciel pour ces instants volés au *Grand Val*.

Au cours de ce périple flâneur, j'ai une fois encore découvert des trésors cachés que le *Grand Val*, vu de la route ou du train, ne laisse pas supposer. C'est comme une librairie qui, vue de la rue, ne laisse pas supposer tout ce qu'elle contient. De retour chez moi, j'ai rangé toutes ces images et toutes ces belles émotions entre les plis de ma mémoire, afin d'éviter que mes souvenirs disparaissent comme du sable sur un tamis, et pour que, plus tard, je puisse les caresser en pensée lorsque printemps, étés, automnes et hivers, ne formeront qu'une seule maison, celle de mon existence.

Le *Grand Val* m'a dévoilé ses charmes, comme un fruit gorgé de soleil qui cache sous sa peau fine une chair juteuse. Il m'a permis d'accéder à son romantisme. Un chemin apprend bien plus qu'une route. Le

Grand Val est devenu pour moi un grand livre dans lequel j'ai lu sa géographie. Ici se dégage une force poétique indéniable. Ses sentiers vous tirent par la manche pour vous emmener à la découverte.



Aller me balader sur les chemins de crête du *Jura*, m'a permis, à chaque fois, de découvrir (ou de redécouvrir) une belle région. Je me souviens particulièrement de mes balades sur les pentes du *Mont Raimeux* lorsque les arbres se sont teintés d'un bronze rosé qui a ensuite viré au roux. Je pense aux amitiés que je me suis forgé dans le *Grand Val*. Je pense à tous ceux qui dans cette vallée enchanteresse m'ont offert leur amitié. Je me projette sur l'écran de ma mémoire les images de ces moments de bonheur à sillonner le *Mont Raimeux*. De balades en balades, je suis tombé amoureux de cette région. J'ai appris à nommer le paysage qui m'entourait.

La lumière épouse les contours de la montagne. Dans la béance du ciel d'un bleu profond comme la verrière d'une cathédrale, bourgeonnant de gros nuages. Le soleil est doux, sucré comme une confiture. Il épouse les formes. J'en profite goulûment.



Ses chauds rayons sourient à mon bonheur d'être là-haut. Plénitude chaleureuse d'une fin d'après-midi qui penche vers le soir. Harmonie sereine des tons. Il y a un je-ne-sais-quoi de langoureux dans l'atmosphère. Je ressens brusquement un mélange profond de joie et de mélancolie.

Je fais partie de ces rêveurs qui s'émerveillent devant une épaule de forêt appuyée contre le bleu du ciel, un tapis de fleurs ondulant dans le velours des prés, la danse des flocons de neige papillonnant dans le ciel d'hiver.

Mais un jour, le doute s'installe. Il suffit parfois d'un tout petit détail pour que la confiance que l'on a en soi se fissure. Nous avons tous nos périodes de doutes. Il faut alors oser prendre ses distances avec les autres pour faire le point. Il faut oser se mettre "entre parenthèses". Un choix que les autres doivent respecter. Il y a des blessures qui guérissent difficilement. Et quand elles guérissent, les cicatrices demeurent. Elles sont au fond du cœur. Pourquoi écrire cela? Et comment faire comprendre l'incompréhensible? Je ne fais pas facilement des confidences. Et d'ailleurs, est-ce bien nécessaire. La vie nous réserve parfois des surprises.

Au fil de mes balades, j'ai compris que le chemin que je suivais menait plus haut que les sommets, qu'il me conviait à plus haut horizon. Sans doute on vit dans le *Grand Val* comme partout ailleurs. Les gens y sont heureux, on y souffle, on y meurt. Mais mon cœur me chante qu'ici tout est un peu plus beau, plus vrai, plus sage. Au bout du chemin, j'ai trouvé le bonheur.

J'ai vécu avec les jurassiens, notamment ceux du *Grand Val*, des instants fugaces mais très forts. Si *Dieu* le veut, il y aura d'autres instants aussi rares que précieux. Il faudrait pouvoir arrêter le temps quand notre existence nous fait d'aussi précieux cadeaux. D'avance, merci à eux. Je les en remercie.

Je venais de vivre quelques heures en étroite intimité avec le *Mont Raimeux*. Les meilleures choses ont une fin, fatalement mélancoliques, mais ni triste, ni amer. Avant de m'endormir, j'ai fermé les yeux comme on referme un livre. Riche et plein s'est fait le souvenir de cette balade pour le plaisir des yeux.

J'écris pour l'infini plaisir de saupoudrer mes pages blanches de mots qui savent attendre. J'ai hâte de repartir. Je reviendrai pour prendre la nature sur le fait !

